

## La leçon de Monsieur Beulier

Puis Jean cessa d'écouter et se mit à parler bas avec un de ses voisins. M. Beulier lui fit signe de ne pas parler. Au bout de quelques instants, il se remit à causer. « Vous aurez une heure de retenue », dit M. Beulier en le désignant, mais avec tant de calme que Jean, habitué à la violence des autres professeurs, sentit bien que ce n'était pas une vraie punition, mais un simple avertissement. D'ailleurs, quand M. Beulier après la classe regarderait le nom de ce bavard qu'il avait puni, il verrait que c'était Santeuil qui lui était si chaudement recommandé et dont on lui avait remis les devoirs de vacances, ces devoirs dont Jean était si fier. Il frémissait d'impatience en pensant à la haute opinion qu'ils donneraient de lui à M. Beulier. Il l'entendait déjà disant aux élèves : « Messieurs, vous avez parmi vous quelqu'un qui n'est pas un élève, qui est déjà un poète, qui sera un jour un grand poète. » Voyant déjà les regards étonnés des élèves, savourant les paroles, variant à tout moment cette scène délicieuse, il avait la fièvre à calculer qu'avant huit jours M. Beulier n'aurait pas eu le temps d'avoir lu ces devoirs et d'en rendre compte, et, ignorant encore du sceau génial qui le distinguait des autres élèves, le confondait avec eux. Mais à sa grande surprise M. Beulier, un quart d'heure avant la fin de la classe, sortit de sa serviette une pile de copies où Jean reconnut les devoirs de vacances. « J'ai voulu les lire avant de commencer mon cours, afin de perdre moins de temps », dit M. Beulier. Le cœur de Jean battait à se rompre. « Aucun de ces devoirs d'ailleurs ne vaut la peine que nous nous arrêtions bien longtemps. » Jean ajouta mentalement : « Mais j'ai tenu à mettre à part, car ce ne sont pas à proprement parler des devoirs... Je n'ose pas affirmer que ce soient des chefs-d'œuvre, mais j'y vois la promesse... » « Ils sont bien faibles », reprit M. Beulier ; puis sa voix devenant très douce, il ajouta en souriant : « Mais que cela ne vous décourage pas, vous étiez fatigués, vous aviez mieux à faire à ce moment-là que de travailler. Je ne vous jugerai pas là-dessus. Voyons, voici rapidement les quelques observations qui peuvent être utiles à chacun. » On arriva à l'S. Quelques élèves d'abord. Puis : « M. Santeuil. Ce n'est pas un des plus mauvais. Oh ! ce n'est pas bien bon non plus, il y a (c'est comme les autres, se dit Santeuil, de l'incohérence, de la folie) des banalités courantes, toutes les mauvaises manières d'écrire que vous avez apprises dans les journaux ou les revues. Mais ce n'est pas votre faute. Ce n'est pas à vous. On ne peut pas non plus exiger à votre âge que vous ayez un goût tout à fait sûr. Et certainement vous avez un peu de goût. Oh ! un tout petit peu, un rien de goût, noyé dans bien des mauvaises choses, mais enfin c'est toujours cela. Mais vous aurez beaucoup à faire pour composer (un chef-d'œuvre, pensa Santeuil) une dissertation de philosophie. Il faudra soigneusement bannir toutes ces métaphores, toutes ces images qui, mieux choisies que les vôtres, peuvent plaire au poète, mais que même alors la philosophie ne tolère pas. Mais même pour le professeur de lettres, ne grossissez pas la voix pour dire des banalités.

« Les rouges incendies du couchant », comment osez-vous écrire cela ? C'est de la couleur pour un petit journal d'où, voyons, de province, non plus même, des cōlônies. Peut-être, que sais-je, le rédacteur du *Fanal de Mozambique* émaille-t-il un article, peut-être, de ces verroteries et les dames de là-bas y reconnaissent leur Chateaubriand. Non, n'est-ce pas, vous avez mis cela sans y penser, j'insiste trop. De même, vous parlez tout le temps de parfums exquis, d'odeurs embaumantes. Qu'est-ce que cela dit à l'imagination ? C'est l'écœurante marchandise des petits parfumeurs de lettres. Laissez-la-leur. Vous avez sans doute éprouvé, comme tout le monde, la noble volupté que donnent certains parfums : tâchez de nous la rendre, et ce sera mille fois plus intéressant. Regardez comme vos phrases sont vagues. Vous dites : « On y respirait les senteurs enivrantes, pleines de suggestions obscures, du lilas et de l'héliotrope. » Laissez d'abord vos *suggestions* : si c'est pour nous dire qu'elles sont *obscures* sans être capables de les éclairer, autant n'en pas parler. Et n'allez pas mêler les senteurs du lilas et de l'héliotrope. Vous savez bien que c'est quand ils sont mouillés par la pluie qu'on sent vraiment l'odeur fraîche des lilas, tandis que l'héliotrope ne donne tout son parfum, qui est si doux, qu'au soleil. Mais ce n'est pas moi qui vous donnerai tous ces conseils, puisque je suis seulement ici pour vous apprendre la philosophie. » Mais Jean ne s'était jamais promené dans des jardins qu'en lisant des vers, sans regarder, sans respirer les fleurs. Ces distinctions ne parlaient pas à sa pensée, qui d'ailleurs suivait sans plaisir le discours simple du professeur, où il ne trouvait aucune de ces surprises de langage, de ces saillies d'imagination qui à tout moment venaient arrêter, forcer, ravir son attention dans la lecture des moindres contes du *Gil Blas* ou de *L'Écho de Paris*. Sans rancune pour celui qui avait si soudainement, si violemment déçu son amour-propre, il le considérait pourtant avec une défiance craintive et mélancolique.

Marcel Proust, *Jean Santeuil*, « Enfance et adolescence », coll. Quarto, Gallimard, Paris, 2001, pp.138-140.



Classe de Marcel Proust au lycée Condorcet en 1886 © Wikicommons